

Un article dans nos colonnes, il y a une dizaine d'années, où il était écrit qu'il fallait peut-être « débibliothécariser » la bibliothèque comme il avait paru utile de déscolariser la lecture, nous avait valu maintes invectives et l'accusation de vouloir « brûler les bibliothèques ».

Faut-il rapprocher les livres des non-lecteurs ou d'abord rapprocher ces derniers de la lecture en leur donnant des raisons de s'inscrire dans les réseaux de la communication écrite et donc de lire ? Jean-Claude Passeron a montré les limites des « pastorales » les mieux intentionnées et on sait combien restent souvent décevantes les actions en faveur de la lecture qui ne s'efforcent pas de couvrir simultanément l'ensemble des facteurs associés de la non-lecture.

Nous versons donc au dossier des politiques de lecture le témoignage d'Abdelwahed Allouche, actuellement directeur de la bibliothèque de Maurepas, sur les efforts entrepris par la bibliothèque de Trappes en direction ce qu'il appelle les exclus.

LIRE AVEC LES EXCLUS

Abdelwahed ALLOUCHE

♦ LES MOTIVATIONS

Dans l'histoire professionnelle, il y a des expériences qui vivent et qui disparaissent dans l'indifférence. Ce silence s'explique par les faiblesses de la couverture médiatique mais aussi par les courants dominants d'un métier dérangés par des actions dont l'efficacité - malgré les faibles

moyens mobilisés - perturbe les orientations bibliothéconomiquement correctes et dérange l'ambiance bureaucratique ou certaines attitudes corporatistes.

Dans le métier de bibliothécaire, il existe aussi des appartenances sociales, certes inconscientes, mais non moins réelles et qui influenceraient les choix professionnels¹. Certains marxistes diraient que la petite bourgeoisie s'identifie mieux dans les écrits des couches moyennes ou supérieures que dans ceux des classes populaires. Je dirai plutôt que les modes d'investissement de l'écrit - y compris des professionnels issus des milieux populaires - subissent le poids de l'histoire d'un métier marqué par l'élitisme. La modification de la base sociale des recrutements dans le sens de sa démocratisation et les transformations du lectorat n'ont pas influencé fondamentalement le choix des décideurs culturels.

De ce fait, en dehors des opérations publicitaires parfois édiifiantes pour l'obtention d'un financement ou pour l'image de marque d'un équipement, un malaise refoulé s'exprime toutes les fois qu'une bibliothèque entreprend des actions en faveur des exclus ; comme s'il s'agissait d'un mariage contre nature entre des écrits et certaines couches de la population. L'émerveillement cède vite le pas au doute légitime puis aux inquiétudes sur la cohabitation des publics, sur l'appauvrissement de notre offre, sur les risques d'explosion de la profession (encourus par « des bibliothécaires qui se prennent pour des assistantes sociales » puis par le dispositif des médiateurs du livre) voire même les risques de « balkanisation des bibliothèques françaises » provoqués par la prise en compte des différences et par une politique culturelle de discrimination positive.

En effet, ce métier basé du moins historiquement sur la culture « cultivée » a du mal à intégrer le changement de la base lectorale provoquée par « la massification ». Il a du mal à rompre avec le mépris ancré inconsciemment chez l'intelligentsia des salons à l'égard de la culture populaire. Il a du mal à comprendre les décalages qui existent entre les

¹ Voir B. Seibel, *Au nom du livre*, La Documentation Française, 1988.

affirmations des droits de tous à l'égalité d'accès à la culture et la réalité de cet accès². L'information sur des actions en direction des « exclus »³ s'intègre-t-elle dans une stratégie promotionnelle qui essaierait de faire passer l'idéologie de l'institution démocratique ouverte à tous ou constitue-t-elle une volonté réelle de s'adapter à tous les publics quels que soient leur poids culturel et leur positionnement social ? La marginalisation de ces actions et l'amnésie rétrograde ou l'indifférence à leur égard laissent dire, aux plus sceptiques, que nous sommes dans des situations de rapport de pouvoir et de force comme partout ailleurs.

Une minorité de bibliothécaires refuse de se laisser emporter par ce scepticisme ou par la loi du plus fort. Ils s'interrogent pour réagir sur le malaise exprimé dans certaines bibliothèques implantées dans les « banlieues de relégation » ou dans nos campagnes paupérisées. Ils s'interrogent sur le décalage entre l'offre bibliothéconomique et la demande ou l'absence de demande des publics. Ils se posent des questions sur les publics potentiels et sur de nouvelles missions de médiation autour du livre.

Afin de contribuer à ce débat, je voudrais relater l'expérience de la médiathèque de Trappes (Yvelines) démarrée en 1994 et arrêtée en 1998 après le passage de cet équipement à une gestion SAN de Saint Quentin en Yvelines.

♦ ADAPTER LES MISSIONS A LA REALITE DU TERRAIN

Trappes est une ville de 31 000 habitants caractérisée par l'éloignement de certains trappistes de l'écrit, par l'existence de grandes poches de pauvreté, par un taux de chômage deux fois supérieur à la moyenne, par un niveau d'instruction bas et par une forte population étrangère marginalisée. Les orientations municipales n'ont pas favorisé la lecture publique. De ce fait, le budget de fonctionnement - hors salaire - de la médiathèque n'a pas dépassé les 250 000 francs jusqu'à 1995.

Ces éléments ont poussé les bibliothécaires à chercher d'autres sources de financement et à proposer un projet de relance de la lecture publique dont un des axes est l'action hors les murs. L'expatriation d'une partie des activités s'explique par le faible taux des inscrits malgré la gratuité de la bibliothèque (6 500 inscrits en 1996) et la turbulence du public jeune qui pose des difficultés de cohabitation avec les autres. Sortir de la médiathèque permet de mieux s'adapter à certains publics mal préparés à accepter la rigidité du système institutionnel. Ce qui, dans cette

hypothèse, pourrait avoir comme effet la correction d'une image négative et hostile de la bibliothèque.

Les actions hors les murs ont pris la forme d'un colportage dans une résidence de personnes âgées (RPA) avec des causeries autour des livres, d'une action Contes et Petite enfance, d'une fête du livre devant la mairie et surtout de deux bibliothèques de rue avec colportage à domicile.

Le colportage dans la Résidence des Personnes Agées

La distance géographique qui sépare la médiathèque de la Résidence n'est pas très importante (15 minutes de marche) mais les obstacles psychologiques sont multiples. Malgré les besoins de lecture très forts chez certains résidents, les personnes âgées ont une mobilité réduite, vivent dans la dépendance et s'enferment dans leur dernier lieu de vie. L'image insécuritaire véhiculée par la ville renforce cette volonté de s'enfermer, encouragée par une administration de tutelle qui fait payer les trajets en bus aux bénéficiaires des sorties. Pour ces raisons, très peu de personnes âgées sortent et répondent aux invitations de la bibliothèque à visiter des expositions, à participer à ses différentes animations et à devenir emprunteur.

De plus, les rares résidents qui viennent, sont incommodés par la violence verbale de certains jeunes « séjourneurs » et par leur utilisation anticonformiste des lieux.

Le constat de la non préparation à une cohabitation immédiate entre publics, nous a poussés à rencontrer les résidents dans leur lieu de vie. Dans un premier temps, nous avons proposé un prêt de livres au groupe qui fréquente les salles communes de la RPA pour y jouer, discuter ou attendre les visites. Cette démarche n'était pas, en fin de compte, concluante parce qu'elle ne touchait qu'une dizaine de personnes qui souffrent le moins de difficultés de marcher puisqu'elles descendent régulièrement de leurs chambres. D'autre part, le bibliobus faisait un dépôt de livres très peu utilisé par les résidents. La RPA possède aussi une bibliothèque composée de nombreux dons et située dans le bureau de la directrice et par conséquent désertée et inadaptée.

² Voir B. Callenge, *Accueillir, orienter, informer*, Cercle de la Librairie, 1996.

³ Voir le n° 181 (4ème trimestre 1998) du bulletin de l'ABF sur les publics empêchés.

Ces informations nous ont permis de comprendre que le plus important pour ce public - comme pour beaucoup d'autres d'ailleurs - est moins les supports que la sociabilité autour de l'offre et la logique de proximité que nous devrions développer. Nous nous sommes alors orientés vers le colportage des livres et vers un système de causeries et d'animations participatives.

Le colportage consiste à se rendre avec un chariot d'hôpital dans les différents étages de la RPA, habitée par une centaine de résidents, et à proposer une rencontre à domicile mensuelle autour des livres demandés. Un échange autour de ces livres mais aussi autour de thèmes préoccupants (la santé, la solitude, les récits de vie ; occasion pour nous de proposer des textes en rapport avec ces thèmes lors de notre prochain passage) est organisé pendant un quart d'heure avec chaque lecteur. Il se termine par un prêt illimité d'ouvrages (romans du terroir, livres pratiques et d'humour, documentaires (surtout les livres d'histoire, de géographie et d'astronomie, de revues). Cette souplesse est dictée par l'intervalle entre nos passages mais aussi par l'état de santé précaire des personnes âgées qui parfois sont obligées d'interrompre leurs lectures en raison d'une maladie ou d'une hospitalisation.

La moitié des résidents est inscrite à la bibliothèque grâce à cette lecture de proximité qui touche en moyenne 25 personnes par passage et qui mobilise deux bibliothécaires par mois.

Les causeries autour des livres lus sont plus difficiles mais pas impossibles à mettre en place. En dehors des handicaps physiques des résidents qui rendent difficile les déplacements à l'intérieur de la RPA, se pose aussi la difficile prise de parole en public pour des personnes qui s'en jugent incapables. Malgré cela, lorsqu'ils sont rendus possibles, les échos de lecture renvoient à des capacités insoupçonnées de pénétrer dans l'œuvre et d'avoir une pratique de lecture efficace. Ils permettent à certains résidents de prendre confiance en eux.

Une nouvelle étape a été franchie dans cette prise de parole en public et dans une lecture active lorsque nous avons décidé d'organiser le Comité de lecture et l'Atelier du conte à la RPA en présence d'autres personnes âgées non résidentes. La rencontre avec des lecteurs et des conteurs de même âge, maintenus à domicile, réveillerait des vivacités refoulées. Ce travail a été rendu possible grâce à un partenariat avec le secteur animation des retraités.

Pour certains bibliothécaires, cette action a permis de bousculer les stéréotypes de passivité et de goûts de lectures pauvres et limités que nous avions des publics âgés.

Chez les personnes parfois mourantes se dégagent les plus fortes leçons de vie. Aussi, cette action nous a-t-elle permis d'adapter nos fonds à la spécificité de ces publics en développant le rayon des livres en gros caractères et en introduisant les cassettes audios.

En termes d'évaluation quantitative de la fréquentation de la médiathèque, nous pouvons afficher un bilan globalement négatif. Certes, les personnes âgées n'ont pas pris ou repris le chemin de la bibliothèque en dehors de rares occasions comme la participation à la veillée conte en pyjamas. Mais le but est-il de lire à la bibliothèque ou grâce à elle ?

Le conte dans la ville

Le conte prend une signification particulière lorsqu'il s'adresse à des populations dites de tradition orale ; expression qui recouvre à la fois une réalité (l'origine de personnes pour qui la parole et l'oralité sont les moyens de communication privilégiés) et une hypocrisie qui permet de justifier l'état d'illettrisme voire d'analphabétisme dans lequel se trouve une frange des citoyens, comme c'est le cas de certains habitants de Trappes. Mais il est vrai aussi que ce genre littéraire peut être - ne serait ce qu'en raison de sa structure simplifiée, de sa force réparatrice et surtout de son utilisation fréquente du langage parlé - plus accessible que d'autres formes littéraires à des publics mal à l'aise avec la culture savante. C'est surtout sa force relationnelle - relation de corps à corps qu'il présuppose - qui fait de lui une technique de médiation intéressante pour un public qui n'a pas de raisons de fréquenter l'écrit et la bibliothèque comme lieu de diffusion livresque.

L'objectif de ce projet est d'arroser la ville de paroles et surtout de le faire en direction de ceux qui ne peuvent que difficilement nourrir leur imaginaire à travers l'écrit. Par conséquent, sortir le conte de « l'Heure du conte » des bibliothèques - à rebaptiser d'ailleurs par honnêteté professionnelle « Trois quarts d'heure de lecture d'histoires » - semble être une entreprise de salubrité bibliothéconomique.

Pour cela, nous avons créé un atelier de contes dont le quartier général est toujours la bibliothèque mais dont les actions se déroulent dans la ville. Ainsi les participants sillonnent les crèches, les écoles, les PMI, les RPA, les fêtes, et s'installent dans les aires de jeux des enfants pour raconter des histoires. Les participants, professionnels et amateurs, à l'atelier se

rencontrent deux fois par mois pour s'auto-former et recevoir une formation par des professionnels grâce à une subvention Contrat de Ville accordée à la bibliothèque.

Une veillée conte en pyjamas et en bonnets de nuit clôture l'activité narrative de l'année en donnant l'occasion aux conteurs de présenter leur répertoire. Des accueils réguliers des classes autour du projet : « Dire et écrire des histoires » se terminent par la publication de contes, par l'exposition en fin d'année des réalisations des élèves et par un partenariat avec France Culture à travers l'émission « Pince Oreille ». En direction de la petite enfance, inviter régulièrement les crèches dans la salle des « Bébé lecteurs » pour leur raconter des histoires, dire des comptines et des berceuses en français et dans les langues maternelles sont quelques-unes des techniques préventives utilisées.

Toutes ces actions rappellent que la bibliothèque est le point de ralliement des initiatives autour de la lecture et de l'imaginaire dans la Ville.

Les Bibliothèques Hors Les Murs

La médiathèque s'est engagée, en plus de cette action du conte dans la ville et de celle du colportage dans la RPA, dans un projet de bibliothèque de rue (BDR).

L'adoption de cette forme de médiation résulte d'une réflexion sur la distance sociologique qui sépare les publics potentiels de l'écrit des institutions qu'il symbolise.

Nous sommes au cœur d'une médiation conciliatrice. Il s'agit de rapprocher la lecture des médiés (voir l'effort théorique sur la notion de médiation proposé par J.F. Six) « fâchés » avec elle en raison - entre autres - de l'échec scolaire ou d'une histoire personnelle faite de relations distendues avec l'écrit. Ce rapprochement passe par l'introduction de la lecture-plaisir et des écrits sociaux.

Par conséquent, ce qui a déterminé le choix des quartiers n'est pas la distance géographique qui les sépare de la médiathèque (dans ce cas, un bibliobus ou une Annexe seraient mieux adaptés) mais l'analyse de l'échec scolaire et des autres caractéristiques sociales des habitants. La dynamique partenariale (ATD/QM, Service Jeunesse, Association Ruche aux Savoirs, Confédération Locale du Cadre de Vie) est un autre élément important dans le choix des squares Léo Lagrange et la Commune de Paris. L'expérience montre que l'essoufflement est plus rapide lorsque nous travaillons dans la solitude.

La bibliothèque hors les murs fonctionne sur le principe de la mobilité des livres et du personnel. Le public est à rencontrer sur son lieu de vie. Les nouveaux « porteurs de valises » (la différence de contenu est de taille) se déplacent tous les samedis et mercredis (dans l'aire de jeux des enfants ou à domicile chez les adultes avec des valises de livres pour prêter des documents (150 personnes sont inscrites dans chaque square) ou faire une lecture de proximité (en moyenne quarante enfants de 3 à 15 ans fréquentent régulièrement chaque BDR) .

Il ne s'agit pas d'une opération trompe l'œil baptisée « anti-été chaud » mais une action de socialisation autour de l'écrit qui dure toute l'année avec ou sans subventions. En hiver, nous nous abritons dans les cages d'escaliers ou dans un local associatif ou municipal lorsque celui-ci existe.

Ce cadre d'intervention crée parfois un malaise chez certains collègues qui trouvent que la rue est très froide en hiver et très chaude en été pour faire une action suivie et qui nécessite surtout un investissement auprès d'une population non acquise d'emblée à la cause de la lecture.

Grâce aux équipes qui font du porte à porte dans un des deux squares, certaines familles ont découvert l'existence de la médiathèque qui n'est pourtant pas très loin de chez elles (à 1 kilomètre).

Le tiers des inscrits est devenu utilisateur de l'équipement. Malgré le faible choix qu'offrent les valises (200 à 250 livres par tournée), la plupart des bénéficiaires des BDR préfèrent ce service personnalisé à l'exhaustivité de l'offre de la médiathèque. Est-ce la fragilité de leur statut de lecteur ou la force d'un service à la demande qui dicte ce comportement ? Ce dont on est presque sûr est l'absence d'automatisme entre le fait d'être bénéficiaire de la BDR et le statut de lecteur à la bibliothèque ou en dehors d'elle.

◆ CONCLUSION

Les actions hors les murs et la BDR en particulier constituent un cadre d'intervention riche de promesses pour des équipements à faibles moyens. Elles peuvent préparer la modification des comportements de lecture et des pratiques culturelles de certaines personnes exclues de l'écrit pour des raisons sociologiques à la condition que l'expérience dure suffisamment de temps et qu'elle soit organisée de telle sorte qu'elle provoque le déclic de la découverte de l'enjeu de l'écrit grâce aux rapports de confiance instaurés entre médiateurs et publics.

L'absence de d'implication d'équipes et la faible sensibilisation, voire le mépris de certains professionnels du livre, aux actions en direction des non-lecteurs ou des lecteurs spécifiques sont les principaux handicaps à la conquête des publics potentiels. C'est aussi le management bureaucratique et les critères d'évaluation quantitatifs non adaptés à ces actions - tournant parfois à la terreur par le mesurable - qui enterrent hâtivement une dynamique d'éducation populaire à travers la lecture. Cette dynamique compte sur la découverte progressive de l'importance de l'écrit dans la vie quotidienne et sur un savoir-faire des professionnels qui privilégient le relationnel et la notion d'accueil (plus subtile qu'un bureau d'accueil) dans l'approche de la chose écrite et qui par conséquent, adopte des critères de jugement proches de la méthodologie ethnologique.

L'illettrisme et l'analphabétisme constituent des obstacles majeurs à l'apparition du statut de lecteur en milieu défavorisé. Il est du devoir des bibliothécaires, en fonction de leurs compétences - et elles sont grandes - de contribuer à combattre ces fléaux qui ravagent entre autres les bibliothèques (l'agressivité des jeunes en bibliothèque est peut être le signe avant-coureur d'un illettrisme qui touche de plus en plus les adolescents) et qui réserve la culture à une minorité. La honte engendrée par l'incapacité de lire empêche certains de bénéficier des services de la bibliothèque.

C'est ici que la notion de médiation prend tout son sens. Contrairement à une expression devenue malheureusement passe-partout de « passeur » ou de « médiateur » qui sert dans un cas de légitimation à l'inertie ambiante vis-à-vis des personnes éloignées de l'écrit (puisque tout le monde et n'importe qui fait de la médiation en le sachant ou sans le savoir), et dans un autre cas de marginalisation des missions importantes des bibliothèques (à travers l'identification des fonctions de médiation au seul dispositif des emplois-jeunes), le rôle du bibliothécaire ne peut pas être une simple mise à disposition des collections aux publics existants mais d'être - entre autres - à l'interface du culturel et du social dans le domaine de l'écrit et de la lecture pour les publics spécifiques et potentiels.

Abdelwahed ALLOUCHE

PLAISIR DES SENS

**BON SANG !
BON SENS
DESCEND
DES SENS**

La passion « passe » mal. Elle est perturbation (perturpassion ? perdu-passion ?). Elle est non-*maîtrisable*. Or le maître doit rester le *maître* – de lui et de ses élèves. Nature contre culture. Instincts contre morale, religion ou naturalisme¹... Triomphe du compassé (en un seul mot).

Pourtant il n'existe ni mémoire, ni apprentissage, ni intelligence ... sans implication². Et peut-on être impliqué sans « sentir »³ ? On sait, en effet, que l'enfant peut apprendre aussi bien le swahili que l'anglais, l'écrit et/ou l'oral, le tam-tam⁴ et/ou telle ou telle manière de comprendre et d'exprimer des sentiments... pour peu qu'il en soit « touché » (mais pas « coulé »). Comment trouver du sens à ce que l'on entend, voit, lit... comment trouver du sens pour soi *de* ce que l'on entend, voit, lit... sans « sentir » (sans les cinq sens et sans sentiment) ? On peut bien savoir lire, on peut bien aimer lire... et ne pas lire. Ce qui compte, c'est la *raison* pour lire (comme ce qui compte, ce n'est pas tant vivre, que la *raison* de vivre). Cette *raison*, si mal nommée⁵, est-elle alors autre chose qu'une sorte de passion ?

Nature contre culture – oui mais « tout contre ».
Pour que nous nous dépassions, il nous faut des passions.
Que triomphe donc plutôt la passion partagée : la compassion
Au lit comme au lire : avec compassion (encore en un seul mot) !
*Beaucoup. Passionnément. À la faut-lire*⁶.

Jean-Pierre LEPRI

¹ Phénomène bio-chimique, la passion ne serait que cela.

² Cf. notamment

Agnès HELLER, *Teoría de los sentimientos*, Barcelona : Fontemara, México : Coyoacan, traduit de *A Theory of Feelings*, p. 55 et sq.

mais aussi :

Malek CHEBEL, *Du désir*, Payot, 2000.

Daniel GOLEMAN, *Intelligence émotionnelle* et autres titres subséquents

Robert-Vincent JOULE et Jean-Léon BEAUVOIS, *Perspectives cognitives et conduites sociales*, Delval, 1991

Eugenio TRIAS, *Tratado de la pasión*, Madrid et Mexico

Silvia VEGETTI FINZI (dir.), *Storia delle passioni*, Rome : Laterza & Figli, 1995

Jean-Didier VINCENT, *Biologie des passions*, O. Jacob, 1999 (1988).

³ « C'est du moment que nous sentons que nous sommes », Pierre-Georges CABANIS, *Rapports du physique et du moral* (fin XVIIIe, déjà !).

⁴ Il s'agit aussi bien d'un « pager », de musique (percussions), que, pour les Balante et pour d'autres ethnies d'Afrique, d'un mode de communication interpersonnelle à distance (fonctionnant avec des associations de signes rythmiques) : leur tam-tam « parle ».

⁵ n'ayons plus peur des mots, ce ne sont pas des maux.

⁶ et sans faux-lire.